

Sur le petit étang d'Illarsaz, près de Collombey-le-Grand, on peut observer à certains moments de l'hiver plus de 150 cygnes.

HIVERNAGE Durant l'hiver, des cygnes par dizaines se regroupent sur un petit lac artificiel entre Illarsaz et Collombey-le-Grand, dans le Chablais valaisan. Un spectacle calme et voluptueux délicatement observé par le photographe.

PHOTOS CHRIS BLASER

CHABLAIS LE PETIT LAC DES CYGNES

Avant le décollage matinal en quête de nourriture, un petit groupe de cygnes réticulés émerge des brumes du Chablais.



Photo: Chris Blaser



Deux juvéniles en plein vol à travers un épais brouillard.



Après s'être nourris dans les champs environnants, un groupe revient sur l'étang et amerrit en glissant à la surface de l'eau.

Photo: Chris Blaser

TEXTE JEAN-BLAISE BESENÇON

Cygnes d'étang! Entre mi-octobre et fin février, les gros oiseaux blancs se rassemblent par dizaines sur un petit plan d'eau du Chablais valaisan, un étang creusé entre Illarsaz et Collombey-le-Grand durant l'exploitation d'une gravière aujourd'hui abandonnée. Beaucoup d'entre eux viennent sans doute du lac Léman, des Grangettes, de Saint-Gingolph ou de Ville-neuve, à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau. Ils arrivent en quête de nourriture et établissent leurs quartiers d'hiver sur cette gouille où ils semblent un rien à l'étroit. «Un jour de l'hiver dernier, j'en ai compté 160», raconte le photographe Chris Blaser.

CHAMPS DES CYGNES

Une journée de cygne commence par une toilette minutieuse, rien d'étonnant chez le plus élégant des oiseaux. Avec son cou élancé, sa poitrine arrondie, son ventre large, le cygne ressemble à un fabuleux navire, propulsé par de larges palmes et par ses ailes doucement ouvertes aux vents comme des voiles. Une fois ses plumes (25 000 sur un adulte) soigneusement lustrées, ce sera le départ pour les champs, à la recherche d'herbe ou de quelques grains de maïs heureusement oubliés par la moissonneuse. Envol solitaire ou groupé, le spectacle est éblouissant. Le plus gros des oiseaux capables de voler (seuls le pélican, le grand albatros ou le flamant rose peuvent dépasser sa taille) décolle avec cette grâce et cette puissance qui ont fait son succès et sa réputation d'ornement vivant.

Le cygne tuberculé (*Cygnus olor*), celui auquel on donne du pain les dimanches après-midi et qui figure au premier plan des cartes postales lacustres, est une invention récente. Sauvage, cette espèce au bec violemment orange et à la robe immaculée demeurait en Asie centrale. Homère le rangeait dans la famille des oiseaux grands voyageurs et les Anciens racontent que les cygnes naviguaient par milliers sur le cours du Strymon, entre l'actuelle Bulgarie et la Grèce, et aussi tout au long du sinueux Méandre, aujourd'hui le Büyük Menderes, en Turquie.

CYGNES DE RICHESSE

Dans nos régions, les premiers cygnes sont arrivés captifs, introduits aux XVI^e et XVII^e siècles dans les cours d'Europe occidentale comme des décors vivants à placer dans les bassins et les fontaines. Quatre siècles plus tard, les descendants des premiers échappés occupent le bord des lacs, les grandes roselières sauvages, mais aussi les rives urbanisées et les ports. Moins farouches que des canards, volontiers qu'é-

mandeurs, les cygnes semblent des animaux presque domestiques. Pourtant, toujours très fiers de leur noblesse et fort jaloux de leur beauté, ils croisent en tête de la grande parade lacustre en conservant la distance et l'élégance des rois. Le premier d'entre eux, Zeus, roi de tous les dieux et qui en connaissait un rayon dans la mythologie de la séduction, lui emprunta ainsi son déguisement lorsqu'il voulut séduire la belle Lédé. Des étrointes du dieu-cygne et de la fille du roi d'Étolie naîtront Castor,

Pollux mais aussi Hélène, pour toujours la plus belle d'entre toutes les mortelles... De Léonard de Vinci à Paul Cézanne, les plus grands peintres ont illustré ce que Buffon (1707-1788) notera au tome IX de sa monumentale Histoire naturelle des oiseaux: «Tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté, tout l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour...» Tout enflammé de poésie, le naturaliste a naturellement observé les jeux

de séduction des grands oiseaux blancs et en donne une description vibrante d'érotisme: «Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses, et semble chercher dans le plaisir les nuances de la volupté; ils y préludent en entrelaçant leurs cous, ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement. Ils se communiquent le feu qui les embrase, et lorsque enfin le mâle s'est pleinement satisfait, la femelle brûle encore, elle le suit, l'excite, l'enflamme à nouveau, et finit par le quitter à regret pour aller

éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau.» D'une fidélité rarement prise en défaut, les couples de cygnes vont travailler ensemble à l'entretien du nid qui, sitôt que mars aura passé, abritera les fruits – entre quatre et six œufs – de leurs amours. Trente-cinq jours plus tard, si tout s'est bien passé (on dit que les œufs se volent et se mangent!), les petits naîtront, couleur brun sale, et il leur faudra grandir deux ans avant de se parer de leur plumage immaculé et de

pouvoir se livrer à leurs premiers jeux de l'amour.

Une vingtaine d'années plus tard, le bel oiseau verra descendre le soir de sa vie. Au moment de taper les derniers... signes de cet article, il faut démonter une légende dont les poètes et les journalistes surtout abusent encore aujourd'hui: non, les cygnes ne chantent pas leur mort! Ce qui n'enlève rien au charme de l'expression et d'une conclusion toute trouvée: le chant du cygne. ■



Plus à l'aise sur l'eau que sur la glace, les gros oiseaux sont à la recherche d'un endroit dégelé.

Photo: Chris Blaser